

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - 01 45 51 34 14

André Malraux à Chartres

Sur le parvis, la foule s'est assemblée... avec les enfants des écoles auxquels on a donné congé, les drapeaux sont groupés de part et d'autre du portail, Geneviève monte d'abord sur le podium drapé de tricolore :



(Photo Sydney Anthonioz)

« Il y a trente ans, sur un quai de la gare de Lyon, le général de Gaulle accueillait les trois cents premières survivantes de Ravensbrück. Aujourd'hui, vous êtes venues de toute la France, mes camarades, trois cents femmes de la résistance, ayant connu les prisons de la Gestapo, les forteresses, les camps de concentration, unies, comme alors, par une incomparable fraternité. Sur le parvis du Portail Royal, où tant de pèlerins vous ont précédées depuis des siècles, vous allez entendre André Malraux. »

Le 10 mai 1975, à l'occasion du trentième anniversaire de la fondation de l'ADIR, une journée interrégionale nous réunissaient nombreuses à Chartres, la veille de notre assemblée générale. Chartres, ville où Jean Moulin était préfet en juin 1940.

Ce 10 mai, André Malraux s'est déplacé pour nous et a prononcé, à notre intention, et devant un très vaste public,

un discours que nous n'avons pas oublié et qu'il nous a semblé bon de reproduire en cette période où la dépouille d'André Malraux entre au Panthéon, en cette année où les femmes dans la Résistance sont le thème du concours national de la Résistance et de la Déportation. C'est pourquoi vous trouverez ci-contre ce texte déjà paru dans *Voix et Visages* n° 147, de avril-mai-juin 1975.

Le discours d'André Malraux

Il y eut le grand froid qui mord les prisonnières comme les chiens policiers, la Baltique plombée au loin, et peut-être le fond de la misère humaine. Sur l'immensité de la neige, il y eut toutes ces taches rayées qui attendaient. Et maintenant il ne reste que vous, poignée de la poussière battue par les vents de la mort. Je voudrais que ceux qui sont ici, ceux qui seront avec nous ce soir, imaginent autour de vous les résistantes pendues, exécutées à la

hache, tuées simplement par la vie des camps d'extermination. La vie ! A Ravensbrück, huit mille mortes politiques. Tous ces yeux fermés jusqu'au fond de la grande nuit funèbre ! Jamais tant de femmes n'avaient combattu en France.

Et jamais dans de telles conditions.



(Photo Sydney Anthonioz)

40 P 4-616

A Chartres, le discours d'André Malraux (suite)

Je rouvrirai à peine le livre des supplices. Encore faut-il ne pas laisser ramener, ni limiter à l'horreur ordinaire, aux travaux forcés, la plus terrible entreprise d'avilissement qu'ait connue l'humanité. « *Traite-les comme de la boue*, disait la théorie, *parce qu'ils deviendront de la boue*. » D'où la dérision à face de bête qui dépassait les gardiens, semblait au-delà des humains. « *Savez-vous jouer du piano ?* » dans le formulaire que remplissaient les détenues pour choisir entre le service du crématoire et les terrassements. Les médecins qui demandaient : « *Y a-t-il des tuberculeux dans votre famille ?* » aux torturées qui crachaient le sang. Le certificat médical d'aptitude à recevoir des coups. La rue du camp nommée : « *chemin de la Liberté* ». La lecture des châtiments qu'encourraient celles qui plaisanteraient dans les rangs, quand sur le visage des détenues au garde-à-vous les larmes coulaient en silence. Les évadées reprises qui portaient la pancarte : « *Me voici de retour* ». La construction des seconds crématoires. Pour transformer les femmes en bête, l'inextricable chaîne de la démentie et de l'horreur, que symbolisait la punition : « *Huit jours d'emprisonnement dans la cellule des folles*. »

Et le réveil, qui rapportait l'esclavage, inexorablement.

80 % de mortes.

Ce furent les camps d'extermination, on le sut à partir de 1943. Et toutes les résistantes, et la foule d'ombres qui, simplement, nous ont donné asile, ont su au moins qu'elles risquaient plus que le bagne. J'ai dit que jamais tant de femmes n'avaient combattu en France ; et jamais nulle part, depuis les persécutions romaines, tant de femmes n'ont osé risquer la torture.

Faire de la Résistance féminine un vaste service d'aide, depuis l'agente de liaison jusqu'à l'infirmière, c'est se tromper d'une guerre. Les résistantes furent les joueuses d'un terrible jeu. Combattantes, non parce qu'elles maniaient des armes (elles l'ont fait parfois) ; mais parce qu'elles étaient des volontaires d'une atroce agonie.

Ce n'est pas le bruit qui fait la guerre, c'est la mort.

Les femmes sont entrées dans la guerre par la porte du supplice

La victoire a mis fin à deux guerres différentes. L'une est aussi vieille que l'homme, l'autre n'avait jamais existé. Car si les armées se sont toujours affrontées, la participation active des femmes a été rare, et surtout il n'existe pas d'autre adversaire que l'armée ennemie. La Résistance féminine date de notre temps, la Gestapo aussi. La police militaire n'est pas nouvelle, mais cette guerre n'a

précisément pas été menée par une police militaire. Ses prisonnières ne furent donc pas destinées à des camps militaires. Le mélange de fanatisme et d'abjection de la police politique, créée contre des ennemis politiques, n'apportait pas l'hostilité des combattants, mais la haine totale pour laquelle l'adversaire est d'abord ignoble ; et qui impliquait à la fois la torture et le monde concentrationnaire. Pour tous ceux que touchait la Gestapo, ces « putains françaises » avaient assassiné des soldats allemands. Les camps de soldats étaient ennemis ; les camps d'extermination n'en sont point les héritiers. Les techniques d'avilissement, celles que l'on ne pouvait dépasser qu'en enfermant les mourantes avec les folles, furent d'ailleurs toujours inintelligibles pour la plupart des déportées, puisqu'elles n'avaient plus d'objet, les interrogatoires terminés.

« *Au camp, me disait Edmond Michelet, les types me demandaient tous pourquoi les nazis gâchaient leur main-d'œuvre ?* » Il ne s'agissait pas de main-d'œuvre, mais du Mal absolu, d'une part de l'homme que l'homme entrevoit, et qui lui fait peur. Il était indispensable que les femmes ne fussent pas épargnées. Le camp parfait eût été le camp d'extermination des enfants. Faute de mise au point, on les tuait avec leurs parents. Il y a quelque chose d'épouvantable et de terrifiant dans la volonté de déshumaniser l'humain, comme dans les pieuvres, comme dans les monstres. L'idéal des bourreaux était que les victimes se pendent par horreur d'elles-mêmes. On comprend pourquoi les détenues demandaient aux religieuses, prisonnières comme elles, de leur parler de la Passion. Dante, banalités ! Là, pour la première fois, l'homme a donné des leçons à l'enfer.

Il fallait choisir la chiourme : n'est pas abjectement sadique qui veut ! Le hasard n'eût fourni qu'une brutalité plus simple. Je doute que le nazisme ait créé ces camps pour inspirer la terreur, car il les tint longtemps secrets. L'appareil concentrationnaire fut-il le stupéfiant envers des fêtes de Nuremberg ? Mais la Gestapo est indissociable, et nous ne pourrions comprendre l'assemblée d'aujourd'hui sans comprendre qu'en marge du fracas des chars la guerre du silence fut celle des femmes contre la Gestapo. Leur armée est la Croix Rouge. Dans la Résistance, elles semblaient renoncer à une protection immémoriale. Elles entraient dans la guerre par la porte du supplice.

Et dans les camps le dernier affrontement fut, peut-être, le plus mystérieux. Ces nazis résolus à vous exterminer ne vous ont pas assassinées ; sans doute était-il trop tard. Mais, pour survivre, il fallait le vouloir chaque jour de toutes ses forces. Et vous avez découvert que la volonté de vivre était obscurément sacrée. Désarmées, hors de l'humanité, vous ne pouviez témoigner qu'en continuant à vivre. Et vous avez vécu.

Le général de Gaulle attendait, à la gare de Lyon, le premier convoi de fantômes.

Nous avons vécu de la complicité de la France ... de celle qui a suffi

Mais il serait faux de limiter les déportées aux agents des réseaux, à la Résistance organisée. Combien de vos compagnes étaient des femmes qui, nous assistant à l'occasion ou nous donnant asile, risquaient autant que nous, et le savaient ! Vous ne séparez pas celles qu'une même souffrance rassembla. Vous représentez toutes celles qui n'ont fait partie d'aucune organisation et dont vous avez si souvent éprouvé la fraternité. Les aviateurs tombés se réfugiaient dans la première ferme venue. Le camarade anglais blessé avec moi fut transporté de village en village avant de retrouver les nôtres. Nous avons vécu de la complicité de la France. Pas de toute la France ? Non. De celle qui a suffi.

Le fermier fut souvent une fermière. C'est pourquoi votre valeur de symbole est si grande. D'un côté les barbelés électrifiés, les chiens, la Gestapo, la volonté d'avilir jusqu'à la mort, l'épaisse fumée du crématoire qui se perd dans les nuages bas. De l'autre, toutes celles qui montrèrent au passage qu'elles auraient pu être des vôtres, et que nous ne retrouverons jamais. Celles qui vous entourent dans la nuit funèbre et dont vous êtes les témoins aussi.

Le poste émetteur du réseau voisin du nôtre était installé chez une dactylo, tante de l'un de nos compagnons. Comme elle tapait à la machine chez elle, il avait pensé que ce bruit serait bien utile. Il lui avait demandé si elle accepterait qu'il apporte son poste. Elle avait répondu, en haussant une épaule : « Evidemment... ».

Elle n'appartenait à aucun réseau. Elle aimait son neveu comme un neveu, pas davantage. Elle disait, sans plus : « *Les nazis, j'en veux pas*. » Elle connaissait le risque, c'était à la fin de 43.

Le neveu a été fusillé, la tante est revenue de Ravensbrück. Elle pesait trente-quatre kilos. Je serais étonné qu'elle ait jamais cru avoir accompli une action héroïque. Elle se méfiait du mot. A Ravensbrück, elle a dû penser : Moi, je n'ai jamais eu beaucoup de chance...

Nous sommes dans le domaine le plus simple de la Résistance, peut-être le plus profond. Nous savons aujourd'hui que chez beaucoup d'entre nous, femmes ou hommes, la patrie repose comme une eau dormante. Fasse le destin que cette femme soit ici, ou qu'elle prenne ce soir la télévision — stupéfaite d'entendre parler d'elle aux Rois de Chartres, qui ont vu saint-Louis. Portail royal en qui depuis huit cents ans bat l'âme de notre pays, je viens de t'apporter le plus humble témoignage de la France. J'en répéterai un autre

que notre compagne des ténèbres aurait préféré au sien.

En rangs, les prisonnières écoutaient un discours de menaces. Le chef du camp se tut enfin, et l'interprète alsacienne traduisit tout par une seule phrase : « *Il a dit que nous ne sortirons d'ici que lorsque nous serons mortes.* » Une joie stupéfiante surgit. Pendant qu'elle disait ces mots-là, un message à bouches fermées filtrait dans les rangs : les Alliés arrivent.

« Alors, dans tous les bagnes depuis la Forêt-Noire jusqu'à la Baltique, l'immense cortège des ombres qui survivaient encore se leva sur ses jambes flageolantes. Et le peuple de celles dont la technique concentrationnaire avait tenté de faire des esclaves parce qu'elles avaient été parfois des exemples, le peuple dérisoire des tondues et des rayées, notre peuple ! pas encore délivré, encore en face de la mort, ressentit que même s'il ne devait jamais revoir la France, il mourrait avec une âme de vainqueur. »

Maintenant pour les siècles on sait

Croyantes ou non, vous connaissez le verset lugubrement illustre, prononcé pour tous puisque la douleur est partout : *Stabat mater dolorosa... Et la Mère des Douleurs se tenait debout...* Dans la crypte, sous l'hosanna des orgues et des siècles, la France aux yeux fermés vous attend en silence. Que celle d'entre vous dont on se souviendra le moins, la plus démunie, celle dont j'ai parlé si elle est encore vivante, s'approche pour entendre chuchoter la haute figure noire :

Ecoute bruire dans l'ombre autour de moi l'immense essaim des mortes. Je ne l'ai pas abandonné. Saint François disait à la mendiante d'Assise : « *Sur ton pauvre visage, que ne puis-je embrasser toute la pauvreté du monde...* »

Sur le tien, moi, la France, j'embrasse toutes tes sœurs d'extermination. J'ai connu bien des prisonniers, à commencer par moi.

Celles dont la liberté cessait avec le jour, parce que le camp revenait la nuit. Celles qui disaient : « *Ne laissez pas entrer les chiens, parce que les chiens mordent.* »

J'ai connu aussi, comme toi, les femmes qui disaient qu'elles n'avaient jamais pensé à nous. A qui personne n'avait jamais parlé de rien. Maintenant, pour des siècles, on sait. Avec quoi ferait-on la noblesse d'un peuple, sinon avec celles qui la lui ont donnée ?

Symbol mystérieux, les huit mille personnages de la cathédrale voient, sur ta face accablée, les huit mille prisonnières qui ne sont pas revenues. Dans cette cathédrale où furent sacrés tant de rois oubliés, qu'elles reçoivent avec toi le sacre du courage. A la descendance de l'humanité sourde, peut-être à la petite-fille même de celle qui t'a livrée, la secourable voix où disparaît la honte, soufflera les mots qu'ont trouvés nos pauvres gens pour Du Guesclin, le seul connétable resté dans leur cœur. Vivante naguère changée en plaie, crâne rasé de la misère française, « *il n'est si pauvre fileuse, en France, qui ne filerait pour payer ta rançon.* »

La poésie à Ravensbrück objet d'un Mémoire de maîtrise

Un étudiant de l'Université de Franche-Comté, Emmanuel Font, vient d'analyser dans son mémoire de maîtrise des poèmes écrits par des Françaises à Ravensbrück, non seulement pour leur intérêt littéraire et humain, mais pour la lumière qu'ils projettent sur l'histoire du camp. Le directeur du mémoire est en effet un historien, le professeur François Marcot.

Grâce à la bibliothèque du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, grâce à la collection des *Voix et Visages* depuis 1946, grâce au Fonds Germaine Tillion, Emmanuel Font a pu travailler sur 273 poèmes, œuvres de 24 déportées. Il est convaincu qu'il existe encore des poèmes insoupçonnés qui n'ont pas été sortis de l'oubli. Et de fait, voilà que tout récemment une des filles d'une camarade morte depuis longtemps vient d'exhumier un long et douloureux poème de sa mère, entièrement écrit au camp au fil des jours.

Pour Emmanuel Font, les poèmes des déportées font d'abord office de miroir. La femme poète se voit telle qu'elle est devenue :

Je suis purulente et pelée

(Micheline Maurel)

Elle voit aussi son nouvel univers :

Entre le monde et moi poussent des barbelés

(Micheline Maurel)

Elle a faim, elle a froid. Adèle Pauze décrit ses compagnes :

La faim les tenaille ; de plus l'âpre bise va mordre leur chair sous les vêtements

Mais les poétesse se défendent en se repliant sur elles-mêmes, évoquant la « vie d'avant », la « vie normale », peut-être la « vraie vie » qui reviendra :

*Où sont les Noël de chez nous ?
Où sont allés les trois rois mages ?
Où sont bergers et branches de houx,
Feux de sapin, livres d'images ?*

(Charlotte Serre)

L'espoir perce sous la mélancolie. Mais ce sont la souffrance et la mort qui seront le plus souvent évoquées :

*Le ciel est noir, la terre est noire
Dur est le gel, lourd est mon cœur
Tristes victimes expiatoires
Nourries de haine et de rancœur,
Nous attendons. L'aube blaflarde
Sans cesse creuse nos rangs.
Nul sang ne ranime et ne farde
Ces visages de chiens errants*

(Denise Clairouin)

ou encore

*Des femmes râlent
pensent leur mort
- mortes, bien mortes -
et le silence, le silence immense*

(Anne-Marie Bauer)

Des poétesse reviendront de Ravensbrück. Elles continueront à écrire, inséparables de celles qui sont restées « là-bas ». Elles écriront pour elles, tenaillées par l'obsédante hantise : pourquoi elles et pas moi ?

*Les avons-nous comprises
au temps de leur présence
les servons-nous encor
sans jamais les trahir ?*

(Violette Maurice)

Des poétesse écriront aussi pour tenter d'ébranler le mur qui les sépare du « monde extérieur » Emmanuel Font voit dans ce dernier effort « la caractéristique traditionnelle de la poésie, à savoir le mythe de Prométhée. [] Les poétesse confient à l'humanité un secret dérobé dans un monde inaccessible, l'univers concentrationnaire d'où elles sont revenues à grand peine ».

On trouve encore dans ce Mémoire bien d'autres analyses fines et sensibles et il faut savoir gré à ce jeune étudiant d'avoir réussi, grâce à nos camarades poètes, à entrer dans ce « monde à part » et à en éclairer les historiens.

Anise Postel-Vinay

**Prix Marcel Paul
attribué par la F.N.D.I.R.P.
le 21 octobre 1996**

Lauréats 1996 ex aequo :

NATHALIE DOMPNIER : Vichy à travers chants : pour une analyse du sens et de l'usage des hymnes sous Vichy (Maîtrise de Sciences Politiques), sous la direction d'Olivier Ihl, Institut d'Etudes Politiques de Grenoble.

STÉPHANIE VITRY : La mortalité au camp de concentration de Gusen, à travers l'étude d'un registre des morts (avril 1943-mai 1945), sous la direction d'Antoine Prost, Université Paris 1-Panthéon Sorbonne (C.R.H.M.S.S.).

CHRONIQUE DES LIVRES

*L'exercice de vivre**

Après avoir évoqué d'une manière délicieuse l'époque de sa jeunesse, si différente du monde dans lequel nous vivons, Simone Alizon nous parle de son enfance solitaire et sans réelle affection, puis de son adolescence auprès de sa sœur Marie, de cinq ans son aînée, à qui elle voue une affection profonde. Une connivence les lie rapidement et permet à Simone de seconder Marie dans ses activités de résistance.

Mais, très vite, en mars 1942, Marie est arrêtée, puis c'est Simone. Elles se retrouvent au bout de six mois à Romainville en novembre 1942. Le 23 janvier 1943, c'est le départ pour l'Allemagne : cent vingt-quatre Françaises dont une grande partie est communiste, partent pour Auschwitz.

C'est « l'épouvantement », « l'enfer », dit Simone. La précision, la quantité et la qualité de ses souvenirs sont remarquables. Avec un art consommé de la description, elle nous met face à face au sadisme des bourreaux, aux horreurs et aux atrocités que les SS inventent jour après jour et font subir à tous ceux qui n'ont pas été gazés à l'arrivée. Ce n'est pas la morte lente : c'est la mort rapide par l'épouvante, la faim, le froid, le travail, la maladie ; tout dépasse l'imagination la plus perverse. La mort est partout. Au bout de quatre mois, soixante des cent vingt-quatre femmes du convoi du 23 janvier 1943 sont mortes. Hélène, l'amie de Simone mourra le 5 mai et Marie, sa sœur tant aimée, succombera dans des conditions épouvantables le 6 juin 1943. Ce n'est qu'à la chance d'être envoyée au Kom-

mando très spécial de Raïsko que Simone doit d'avoir survécu. La chance aussi, peut-être de rester tout au long avec les mêmes cinq amies, toutes les six rentreront. À Raïsko, elle reprend force, santé et le courage qui lui seront nécessaires pour continuer sa longue et pénible déportation : Ravensbrück, Behndorf, un arrêt à Neuengamme ; Zazel... Mais rien de ce que Simone a vécu ne peut se comparer au séjour à Birkenau dont le souvenir ne la quitte pas.

Elle conte aussi tout au long de son livre, la vie de déportée et, même sans avoir subi les atrocités d'Auschwitz, tous ceux qui ont vécu la déportation trouvent au cours des pages des images qui rappelleront la leur : « l'idéal, la foi, la nécessité de se faire oublier, l'affection reçue et donnée, la solidarité... mais aussi pour certaines le nivelingement de société et parfois la destructuration la plus horrible... la faim, le froid, etc.

Tout au long de son livre, Simone Alizon qui pourtant était une toute jeune fille, se souvient non seulement de ce qu'elle a vécu, souffert, vu, entendu, mais encore des réflexions, des analyses et des jugements qui sont encore si présents et restent dans sa mémoire.

Son retour pénible, presque tragique aurait pu la détruire à jamais ; c'est grâce à la nature et sa beauté, la poésie, la musique, la peinture qu'elle a pu et peut continuer à vivre – à survivre.

Ce livre est à lire et à faire lire. Les jeunes générations y trouveront matière à penser et à réfléchir.

Michèle Agniel

* *L'exercice de vivre*. Simone Alizon, Stock, 1996, 377 p., 130 F.

l'ADIR, notamment pendant plusieurs années au Concours national de la Résistance et de la Déportation.

Catholique fervente, sa foi l'a certainement beaucoup aidée à soulager les autres et à se sauver elle-même de l'horreur de Ravensbrück.

Peu de temps après son retour en France elle épousait celui (en tous points digne d'elle) qui devait hélas la précéder de quelques années dans l'éternité et c'est avec leur fils Laurent, leur belle-fille et leurs petits-enfants que nous partageons le deuil de celle dont nous avons eu la chance de connaître et d'apprécier l'exceptionnelle personnalité.

Paulette Charpentier était Officier de la Légion d'honneur avec Croix de guerre ; Médaille de la Résistance, Medal of Freedom, Médaille de la Croix rouge.

Jeannette L'Herminier
Christiane Rème

ANNE-MARIE BAUER



C'est à notre retour de Corrèze que nous avons appris, le 21 septembre, que notre amie Anne-Marie Bauer venait de s'éteindre dans un hôpital parisien.

En préparant notre dernière rencontre j'avais beaucoup pensé à elle. Elle aurait tant aimé nous accompagner et retrouver cette région où elle avait participé très activement à la Résistance. À Tulle notamment, elle aurait pu nous parler de ses amis corréziens. Simples, généreux – ces *Oubliés de l'histoire* – dont elle a évoqué la mémoire dans son dernier ouvrage*, ces résistants remarquables furent ses compagnons dans les années 1942-43.

Dès 1940, Anne-Marie s'était engagée dans une formation féminine, la S.A.F.F. dont l'activité principale était le transport ambulancier. À Toulouse en particulier, auprès de grands blessés rapatriés d'Allemagne, elle montra les qualités profondes dont, plus tard, elle donnera toute la mesure. Elle fut pourtant chassée de la fonction publique par les premières lois antisémites ; à l'appel de son frère Etienne, elle entrera dans la Résistance au début de l'année 1942, d'abord à *Libération* à Lyon, puis devient « Claudine » dans un réseau Action du B.C.R.A. où sa rigueur, son efficacité et son courage feront d'elle un agent très appréciée.

Son travail de routine (disait-elle) n'était autre qu'une action dangereuse très importante : codage et décodage de messages, liaisons diverses (sur sa bicyclette... ou par train) et, ô combien dangereux les repérages pour les parachutages ! C'est ainsi qu'elle prépara les premiers parachutages qui se déroulèrent en Corrèze. En 1942, elle va prospecter les environs de St-Privat, relevant des plans détaillés, notant toutes les possibilités de caches pour les armes, prenant contact avec les

IN MEMORIAM

PAULETTE CHARPENTIER



Paulette Charpentier nous a quittées le 20 juin 1996. Elle était notre Trésorière depuis de longues années, succédant à Anise Postel-Vinay. Elle s'est donnée au maximum à cette tâche absorbante et parfois ingrate.

Pendant la guerre, faisant partie de la Croix Rouge, elle est envoyée en mission internationale en Finlande. A partir de 1943 l'occupation allemande lui étant devenue intolérable, elle devient membre du réseau *Comète Evasion* et héberge ainsi sept aviateurs américains tombés sur le sol de la France. Dénoncée, elle est arrêtée le 3 août 1943 et internée à Fresnes d'où elle partira en forteresse à Lauban en Basse-Silésie. Ensuite elle arrive à Ravensbrück au cours de l'hiver 1944/1945 et intégrée au Block 32, celui des N.N.

Ayant fait partie de la Croix Rouge elle sera prise au Grand Revier comme infirmière, ce qui lui permet d'en porter le brassard jaune. Dès la première opération ayant compris qu'il s'agissait d'expériences médicales, elle se sauve du Grand Revier pour ne pas revenir. Grâce à son brassard elle peut circuler dans le camp et travailler au petit Revier. Elle survit à une pleurésie tuberculeuse et reprend son travail auprès des malades. Elle assiste impuissante aux sélections pour la chambre à gaz. Enfin le 24 avril 1945, grâce aux accords Bernadotte-Himmler, elle est libérée vers la Suède où elle s'occupe encore de nos camarades hospitalisés. Elle rentre en France en juin 1945. Toutes celles qui l'ont connue au cours de ce long et terrible périple peuvent témoigner de ses merveilleuses qualités, de son inlassable dévouement aux camarades et de son sens profondément humain pour les aider à résister à l'inféral système concentrationnaire.

Débordante de vitalité, toujours avide d'apprendre, de connaître, d'agir et de transmettre, elle participait à toute la vie de

IN MEMORIAM (suite)

équipes de réception. Le B.C.R.A. interdisant aux femmes la direction des parachutages, elle avait dû se « contenter » de la récupération du matériel après les atterrissages. Ce travail, elle le fera dans d'autres départements. Elle participera aussi à l'évasion d'un de ses camarades, radio de son groupe.

Arrêtée à Lyon le 27 juin 1943, elle est emprisonnée à Montluc. Torturée par Barbie, elle restera à jamais marquée par les nombreux et terribles interrogatoires de ce bourreau.

Après avoir été internée à Romainville, c'est de Compiègne qu'elle sera déportée le 30 janvier 1944 à Ravensbrück, dans le convoi des 27000, puis au Kommando d'Holleischen en Tchécoslovaquie. Là, elle sera contrainte de porter le triangle jaune réservé aux juives du camp. C'est dans ce Kommando qu'elle sera libérée le 5 mai 1945.

Nous, les survivantes, faisons en sorte, pendant quelque temps encore, qu'Anne-Marie et tant de nos compagnes ne deviennent pas des *Oubliées de l'Histoire*.

Jacqueline Fleury

* Les oubliés et les ignorés – Récit par Anne-Marie Bauer, Ed. Mercure de France, 1993, 120 F. Cf. *Voix et Visages* n° 235, mai-juin 1993.



Geneviève n'ayant pu se libérer le jour des obsèques a demandé à Catherine de parler d'Anne-Marie.

Je l'ai rencontrée lorsqu'elle s'est engagée à Lyon, en octobre 1940, dans notre formation la S.A.F.F., Service Automobile Féminin Français, dont la création par la baronne Surcouf avait été homologuée lors de la déclaration de guerre en 1939.

Nous appartenions au 19^e train des équipes et, à ce titre, assurions tous les services que commandait l'armée, notre principale activité étant les transports en ambulance. A Lyon, nous remarquâmes très vite la valeur d'Anne-Marie. Elle répondait toujours présente, elle avait une telle volonté de vouloir rendre service, qu'il s'agisse de mécanique, que ce soient des transports : en conduisant elle évitait les chocs pouvant être douloureux à ceux qu'elle transportait, elle montrait en tout une grande rigueur professionnelle. Ses rapports avec toutes ses camarades étaient excellents et elle leur fut fidèle.

En février 1941 ; neuf d'entre nous furent dirigées sur Toulouse et mises à la disposition du médecin-colonel de la place. J'avais demandé à ce qu'Anne-Marie fit partie de l'équipe. Le service quotidien était le même qu'à Lyon : des trains entiers passaient en gare, il s'agissait de distribuer, rapidement, le ravitaillement en y ajoutant un mot d'encouragement ; parfois les trains se succédaient toute la nuit, ramenant en France des grands blessés. Le matin elle était toujours prête à assurer son service.

En novembre 1941, le Colonel me fit appeler : il s'agissait de la loi, si honteuse, d'oc-

tobre 1940, interdisant aux juifs de travailler dans la fonction publique. Il me demandait d'en avertir Bauer et avait précisé que je devais, après l'en avoir prévenue, réunir les camarades : leur apprendre cette éviction en spécifiant que le service se trouvait amputé de son meilleur élément. Anne-Marie a accepté cette douloureuse séparation avec courage, sans un mot, décidée à poursuivre son œuvre : libérer la France du joug allemand...

Fin janvier 1944, nous nous retrouvâmes à Compiègne : un millier de femmes (les 27000), venant de tous les coins de France. Nous étions presqu'heureuses, Anne-Marie et moi, de nous retrouver, subissant le même sort. Geneviève était parmi nous. Nous ne parlâmes pas de nos motifs d'arrestation. Sa résistance fut exemplaire, elle a exécuté les missions les plus diverses qui conduisirent à son arrestation et qui lui valurent d'être torturée. Son livre *Les oubliés et les ignorés* nous les décrits. Nous étions alors bien décidées à tout faire pour ne plus être séparées.

Elle me fit connaître les amies qu'elle avait déjà venant du camp de Romainville, la plus proche étant Andrée Girard. Anne-Marie appela ce petit noyau : « Maison Chou ». Le grand départ arriva : ce fut un voyage terriblement éprouvant. Trois jours, trois nuits dans des wagons à bestiaux, entassées, sans pouvoir être toutes assises. L'arrivée à 3 heures du matin, la pénible formation d'une colonne traînant les quelques hardes que nous avions, la marche dans le sable, battues, enfin le portail : et sous les phares Ravensbrück prenait livraison de ce nouvel arrivage.

La sirène retentit, la journée commençait. Nous fûmes conduites dans un bloc, mêmes conditions que dans les wagons : notre vie de déportée débutait. Peu à peu le calme revenait. Après avoir été numérotées, dépouillées de tout, revêtues en rayures. Dans un nouveau bloc, c'était le temps de la quarantaine. « Maison Chou » put s'installer à trois sur un chalit. Nous ne sortions que pour les appels.

CARNET FAMILIAL

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous informer du décès de nos camarades :

Clothilde Lacour, Clermont-Ferrand, le 11 mars 1996 ;

Marie-Thérèse Pérouzat, Châtel-Guyon, le 17 septembre 1996 ;

Aimée Labadie (Int.), Toulouse, octobre 1996 ;

Marguerite Merlas, Lormont, octobre 1996.

Anne-Marie Mills, Paris, a perdu sa sœur Marie-Louise Thomas, le 5 septembre 1996 ;

Germaine Huard (57852), Chateaubriant, a perdu son mari le 11 octobre 1996 ;

Gisèle Probst (27803), Saint-Amand-sur-Fion, a perdu son mari le 8 novembre 1996 ;

Marcelle Prévost-Vignolles (27258), Lormont, a perdu son fils, novembre 1996.

La quarantaine terminée, ce fut la corvée de sable, le temps était très froid. En avril, nous fûmes envoyées en kommando de travail à Holleishem, « Maison Chou » était au complet. Il s'agissait d'une usine d'armement. Anne-Marie cherchait le travail le plus dur, le plus pénible et, elle sabotait avec beaucoup de hardiesse. Elle fut, par la suite, affectée, sur sa demande, à la strass colonne. La température descendait à moins 10°, dans la neige.

Nous portions le triangle rouge, classé politique. Elle fut appelée avec une roumaine début 1945 par le commandant. Elle compara à la cour de ferme. On ajouta sur sa manche le triangle jaune juif. Nouvelle infamie.

Anne-Marie, très amaigrie, était toujours aussi combative. Peu à peu l'issue de la guerre se précisait. L'espérance de liberté se concrétisait. Anne-Marie est parmi nous une de celles qui ont le mieux tenu sans faiblir. Elle voulait s'évader, elle n'a pu réussir. Avant tout elle était française et voulait faire honneur à son pays. Nous fûmes libérées par un groupe de partisans polonais le 5 mai 1945.

Anne-Marie laisse sur les murs de Ravensbrück ce poème.

*Battez tambours,
Crevez les murs de la mémoire
que l'autre côté du décor
afflue au jour.*

Catherine Goetschel

Une initiative émouvante et courageuse

L'ADIR a reçu une lettre inattendue dont l'auteur souhaite garder l'anonymat. En voici quelques extraits :

« Il y a un an et demi je vous ai contacté au sujet d'une marche entre Kehl et Auschwitz-Birkenau-Monowitz. (...) J'ai effectué cette marche seul : malgré toutes mes démarches il me fut impossible de trouver une personne acceptant de m'accompagner. Je suis parti le 10 juillet 95 et suis arrivé à Auschwitz le 31 août 95, j'y suis resté deux jours.

« Je ne sais si des documents rassemblés au cours de cette marche peuvent vous intéresser : des photos prises en Allemagne ayant trait à la gestion de la mémoire dans ce pays, le même type de prises de vues en République tchèque, et un ensemble de photos et diapositives avec un plan pris à Auschwitz et à Birkenau.

« (...) Je désire également vous remercier vous et toutes vos camarades, qui vous êtes battues avec un immense courage contre le régime nazi ; si aujourd'hui nous pouvons encore nous exprimer librement, si nous pouvons lire du Heinrich Hein, du Ernst Wiechert, du Saint-Exupéry, c'est en partie grâce à vous. Cette marche vous est à toutes dédiées. »

« (...) P.S. : ... Je tiens à ce que cette marche reste anonyme : ce qui importe est que cette marche ait été faite. Par qui ? Cela est absolument sans importance. »

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le jeudi 20 mars 1997

au JARDIN DE LA GARE

48, boulevard de Bercy, 75012 Paris

Tél. : 01 43 40 82 48 – Métro « Gare de Bercy » – Bus 24

14 h – Accueil
14 h 30 – Assemblée générale et élections
Invitée : Une volontaire de la France Libre
17 h – Départ en cars pour l'Arc de Triomphe
18 h 30 – Ravivage de la flamme de l'Arc de Triomphe
19 h 30 – Dîner au « Jardin de la Gare » (220 F).
Transports assurés en cars.

ELECTIONS

Membres sortants et rééligibles :

Mmes Chalut, Dupré, Ferrières, Lebrell, Rème, Saunier.

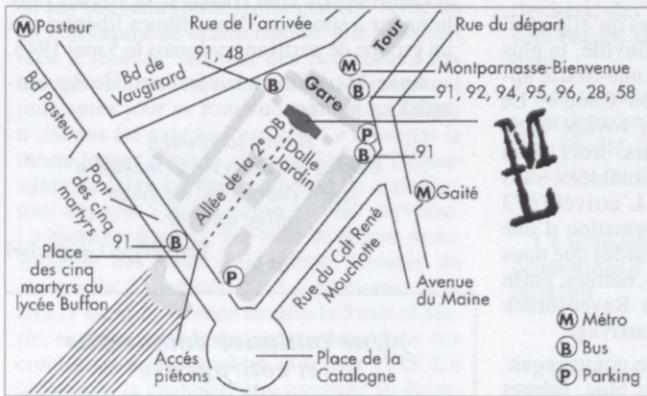
Nouvelle candidature :
Odile Benoist-Lucie.

Les candidatures nouvelles doivent parvenir au Conseil d'Administration avant le 15 janvier 1997.

COTISATION ET POUVOIR

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1997 auprès de leur déléguée, ou de l'ADIR (CCP 5.266-06 D) et si besoin, de remettre ou d'envoyer leur pouvoir.

le vendredi 21 mars 1997



Pour nos camarades de province ou de banlieue qui le souhaitent nous signalons 2 hôtels situés à 30 mètres du *Jardin de la Gare* où se tiendra l'Assemblée générale :

Hôtel IBIS
77, rue de Bercy
75012 Paris
Tél. : 01 53 46 50 50.

Chambre 1 personne : 420 F
Chambre 2 personnes : 445 F
Petit-déjeuner servi au restaurant uniquement : 39 F.

Hôtel CLARET
44, boulevard de Bercy
75012 Paris
Tél. : 01 46 28 41 31

Chambre 1 personne : 420 F
Chambre 2 personnes : 445 F
Petit-déjeuner inclus, servi dans la chambre ou au restaurant.

A vos carnets de recettes !

Les éditions Jason Aronson (E.U.) publient aujourd'hui *In memory's kitchen*. A Manhattan, en 1969, Anny Stern a reçu l'avis qu'un paquet de sa mère l'attendait à la poste. De sa mère morte dans le camp de Terezin en Tchécoslovaquie, en 1944 ! – Pendant des années, Anny n'ose pas ouvrir ce paquet. Puis, quand elle se décide enfin, elle découvre 82 recettes de cuisine notées par sa mère Mina Pätscher et ses compagnes, sur des feuillets qu'elles ont réussi à faire sortir du camp en 1944. Ce paquet qui lui était destiné l'a rejointe 25 ans plus tard... (Voir *Elle* du 7/10/1996)

Vient de paraître :

Guide des Sources documentaires sur la déportation conservées en France.
Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Paris, 1996, 50 F (port : 16 F).

Bonnes fêtes !

et bonne année à l'ADIR !

Nous tirerons les Rois le

Samedi 11 janvier 1997 à 15 heures,
241, boulevard Saint-Germain – Paris 7^e.

Vous serez toutes les bienvenues !

Pensez à l'échange de cadeaux !

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n°s par an) :

Cotisation minimum 120 F

Établir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
241, boulevard Saint-Germain,
75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement
à la Commission paritaire : 31 739
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 3181